

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

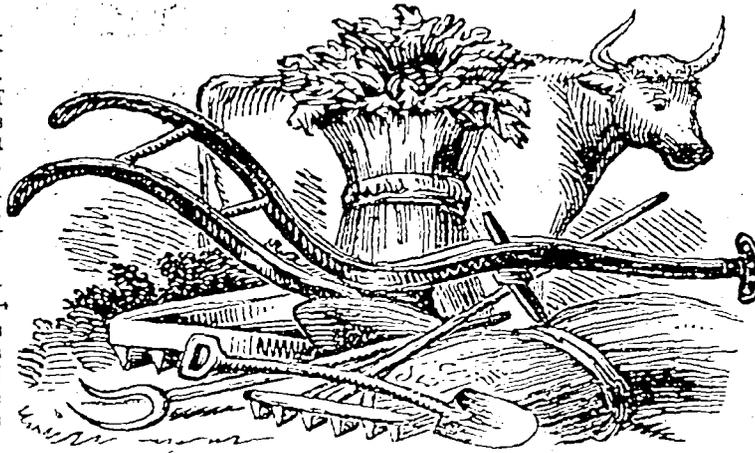
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jueils

Editeur-Propriétaire
FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arriérés devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

CAUSERIE AGRICOLE

Elevage des moutons

C'est dans le jeune âge surtout que l'on pose les fondements des profits futurs que donneront les animaux. Un animal nourri et soigné misérablement pendant sa jeunesse se ressentira de cette faute pendant toute son existence ; jamais il n'atteindra la taille et la force de production des bestiaux mieux nourris et mieux soignés. Cela se conçoit facilement ; le jeune animal ne demande qu'à grandir, qu'à atteindre la taille la plus élevée à laquelle puisse arriver la race à laquelle il appartient. Mais pour que cette tendance puisse se soutenir, il faut que la nourriture soit en rapport avec les besoins, il faut qu'elle puisse fournir à l'animal tous les principes nécessaires à la formation de ses os et de ses muscles.

Si l'alimentation ne satisfait pas à cette condition, le développement de l'élève ne s'arrêtera pas soudain, comme la machine qui manque de vapeur. Dans l'économie animale les choses se passent différemment. L'élève mal nourri continue à grandir quand même, mais son accroissement devient plus lent et ne s'opère qu'aux dépens de la propre substance de l'animal. Celui-ci maigrit rapidement et cette maigreur se continue, si l'alimentation n'est pas augmentée, pendant tout le temps que l'animal grandit. Dans ces conditions, l'élève éprouve des souffrances continuelles et arrive à l'âge d'adulte avant d'avoir atteint tout son développement. Ce triste état de chose, se continuant pendant une longue suite de générations, a amené la dégénérescence que nous observons aujourd'hui chez toutes nos races du pays et en particulier chez nos moutons.

Si maintenant nous étudions la question au point de vue de la production, nous voyons que l'alimentation insuffisante diminue considérablement cette dernière tant sous le rapport de la quantité que sous celui de la qualité. Nous n'avons pas besoin de longues démonstrations pour prouver cet avan-

cé ; les faits qui viennent à l'appui sont assez nombreux et assez visibles. Nos moutons indigènes qui n'ont pas encore subi l'influence du sang améliorateur, ne sont recommandables que sous le rapport de la rusticité et de la sobriété. Cherchons d'autres qualités et nous n'en trouvons pas. Leur laine est peu abondante et de mauvaise qualité, raide, sans élasticité et pleine de poils morts (jarreuse). Comme animaux de boucherie, leur infériorité est encore plus notable. L'engraissement des moutons canadiens à l'étable paie à peine les dépenses ; et l'engraissement d'été sur les pâturages peut seul donner quelques profits, parce que dans cette dernière condition, les dépenses sont presque nulles.

Eh bien, nous ne craignons pas de le dire, cette dégénérescence de nos moutons indigènes est due uniquement à l'alimentation insuffisante et au manque de soins dans leur élevage. Changeons ce système et bientôt nous observerons de grandes améliorations dans l'état général de nos moutons.

Nous ne prétendons pas que cette transformation puisse se faire en une seule année, ni même en une seule génération. La dégénérescence s'est opérée lentement, peu à peu les animaux ont perdu de leurs qualités, l'amélioration ne peut également se produire que graduellement.

Pour avoir des animaux productifs, il faut donc les élever convenablement dès leur âge le plus tendre. Mais, en quoi doit consister cet élevage convenable, comment doivent être nourris les agneaux ?

Chaque spécialité, chaque genre de production demande une alimentation particulière, la plus propre à favoriser cette production. Le mouton est à la fois producteur de laine et producteur de viande. Dans la pratique, il est impossible de séparer ces deux productions. Il faut donc que l'élevage puisse les favoriser toutes deux. Il faut donc que la nourriture et les soins puissent former des animaux possédant une laine fine, élastique et abondante, et une grande facilité d'engraissement.

La bonne alimentation et les bons soins doivent commencer dès le moment de la naissance. L'éleveur devra être en

Réd. J. B. L. Hamelin,
Hopital-Général de Québec

état de procurer à ses agneaux dès ce moment la nourriture la mieux appropriée à leurs besoins. Sous ce rapport, le lait de la brebis, de bonne qualité et en quantité suffisante, est rigoureusement nécessaire. Rien ne peut le remplacer et aucune nourriture n'est capable de donner d'aussi bons résultats.

On conçoit immédiatement la nécessité de fournir aux brebis l'alimentation la plus favorable à la sécrétion du lait. Les bouettes, les racines, le foin tendre doivent constituer le fond de leur nourriture. Cette dernière doit être donnée aux nourrices, non-seulement pendant l'allaitement, mais encore quelques semaines avant la mise-bas, afin que la lactation soit la plus abondante possible aussitôt après la naissance de l'agneau.

L'herbe des pâturages est la meilleure nourriture que l'on puisse procurer aux brebis, car plus que tout autre elle produit une forte sécrétion de lait. Cette circonstance a amené plusieurs auteurs agricoles à conseiller aux éleveurs de fixer les saillies de manière que les naissances arrivent toutes au printemps vers le temps de la renaissance de la végétation. C'est là un conseil très-sage qui ne peut avoir que les meilleurs effets sur le développement des agneaux. Mais il n'est absolument nécessaire de le suivre que dans les cultures pauvres en fourrages.

Au contraire, dans les cultures améliorées, riches en fourrages, où les racines sont abondantes; on peut et l'on doit même faire naître les agneaux plus tôt au printemps; vers le mois de mars par exemple. Il est vrai qu'à cette époque, on est privé de l'herbe des pâturages; mais les racines, et surtout les navets, les betteraves et les carottes avec des bouettes claires peuvent remplacer l'herbe avec beaucoup d'avantage pour les mères et les agneaux.

Les agnelages précoces arrivant dans ces conditions donnent des agneaux aussi vigoureux et aussi bien développés que dans les agnelages tardifs. En outre, comme les jeunes animaux sont plus âgés lorsque arrivent les intempéries et les froids de l'hiver suivant, ils leur résistent avec plus de facilité. Notons ici en passant que le premier hiver qui suit la naissance est la saison la plus difficile à traverser pour tous les agneaux; c'est dans cette saison qu'ils souffrent le plus, et c'est aussi alors que l'on voit le plus de mortalité. Les plus jeunes et les moins vigoureux sont toujours ceux qui meurent les premiers; et l'on comprendra ainsi la raison qui nous pousse à recommander les agnelages précoces préférablement aux agnelages tardifs. Mais nous le répétons, si l'éleveur ne possède pas les aliments nécessaires, racines et autres, s'il n'a à offrir à son troupeau que les fourrages d'une culture arriérée, il vaut mieux s'en tenir aux agnelages tardifs. Car, chez lui, les agnelages précoces donneraient des agneaux moins beaux et moins développés que les derniers.

Dans les différentes races appartenant à l'espèce ovine (moutons), les brebis bien nourries donnent généralement assez de lait pour les besoins de leurs agneaux. Cependant on voit quelquefois des femelles très-mauvaises laitières qui, malgré la meilleure alimentation, ne donnent que très-peu de lait. Ces femelles doivent être reformées sans hésitation; elles sont certainement meilleures pour la boucherie que pour la reproduction.

Les brebis ne portent ordinairement qu'un seul agneau, assez souvent cependant elles en donnent deux. Lorsque les reproducteurs mâles et femelles sont vigoureux, les portées doubles sont très-communes. Une brebis ne peut allaiter deux agneaux que si elle est en bon état et en même temps excellente laitière. Si elle est jeune ou affaiblie, elle sera in-

capable de nourrir convenablement deux agneaux. On devra donc en donner un à une mère qui a perdu le sien.

Le plus difficile est de faire accepter cette substitution. L'agneau poussé par le besoin s'y prête facilement; mais la brebis est plus difficile à décider. Dans certaines races, chez les mérinos par exemple, la brebis laisse têter l'agneau étranger aussi bien que le sien propre. Cette disposition dégénère même en inconvénient et exige une plus grande surveillance de la part du berger. Chez d'autres, au contraire, il faut agir de ruse pour faire accepter la substitution. On recommande alors de coucher, pendant la nuit, l'agneau entre les jambes de la brebis par laquelle on veut le faire adopter, et, si cela ne suffit pas, de le couvrir de la peau de son prédécesseur.

Dans tous les cas, il faut que l'agneau puisse prendre une nourriture suffisante dès le moment de sa naissance. S'il est faible il faudra l'aider, si la brebis se refuse à allaiter son petit, il faut l'y contraindre sans la brutaliser. Les jeunes brebis, qui sont à leur premier agneau, et dont les mamelles sont dures et douloureuses se défendent un peu et maltraitent même leur agneau. Il faudra les soulager, en vidant leur pis en partie et en les tenant pour que l'agneau puisse atteindre la mamelle. Ces soins sont faciles à donner; mais ils exigent beaucoup de patience.

Afin de rendre l'allaitement facile, il faudra couper la laine qui couvre le pis des femelles. Généralement on n'attache pas assez d'importance à cette opération et même on la néglige trop souvent. Les agneaux n'en sont pas mieux pour cela, car en tétant ils avalent des brins de laine qui viennent se réunir dans la caillette et la gêne dans ses fonctions.

Lorsqu'un agneau perd sa mère et qu'on ne peut le faire accepter par une autre brebis, si on veut l'élever, il faudra recourir au biberon. Bien peu d'éleveurs se décident à entreprendre une telle besogne; mais si l'agneau appartient à une race de prix, il faudra bien se décider à mettre de côté cette répugnance pour le conserver. D'ailleurs l'emploi du biberon ne dure que quelques-jours, car l'agneau s'accoutume bien vite à boire seul. La nourriture du jeune animal devra être du lait tiède mélangé avec un peu d'eau. En même temps, il faudra suppléer à la chaleur de la mère dont il est privé. Pendant les nuits froides, on le mettra dans un appartement assez chaud.

Dans les bergeries bien organisées, le local destiné aux brebis nourrices et à leurs agneaux doit être entièrement séparé, non seulement des bédiers qui doivent toujours être tenus à part, mais encore des moutons et des brebis qui n'ont pas porté. Il faut que rien ne vienne les déranger dans leurs soins maternels.

Vers l'âge de trois semaines, les agneaux tout en prenant au pis de la mère la nourriture dont ils ont besoin, doivent trouver à leur portée une nourriture choisie, composé des racines les plus succulentes saupoudrées de farines, avec du foin tendre. L'orge et surtout l'avoine leur plaisent beaucoup. On peut aussi leur donner des féverolles et des pois concassés ou ramollis dans l'eau bouillante.

Enfin l'entretien de la santé des agneaux forme une partie importante de l'élevage. On doit donc éloigner avec grand soin toutes les causes d'accidents ou de maladies.

Dans les temps froids et humides les jeunes animaux sont exposés à une maladie dangereuse qui attaque les articulations des genoux, des jarrets et des boulets. Les souffrances qu'ils éprouvent alors les obligent de marcher sur les genoux. Il est bien rare qu'ils s'en remettent complètement. On recommande contre cette maladie, l'emploi d'une espèce de baume que l'on obtient en faisant bouillir de la térében-

thine, du gingembre, de la canelle et du clou de girofle pendant quelque temps dans de l'esprit-de-vin ou du wiskey en esprit. On frictionne les parties malades et on les entoure avec un linge trempé dans ce baume. En outre de temps en temps on fait boire du vin chaud aux agneaux malades.

Comme cette maladie est surtout causée par les froids humides, il faudra en préserver les agneaux tout en ayant soin de ne pas tomber dans l'excès contraire et de ne pas les tenir trop chaudement.

REVUE DE LA SEMAINE

Le Saint-Père continue à jouir de la plus florissante santé. Il ne se passe pas de semaines et presque pas de jours où il n'accorde des audiences et ne prononce des allocutions.

Le 11 février, il recevait une députation des associations catholiques d'Allemagne. Puis, immédiatement après, il accueillait avec sa bonté habituelle un millier de personnes, de la paroisse de Saint-Augustin, conduites par leur vénérable curé. En réponse à l'adresse qui lui fut alors présentée, Pie IX prononça un excellent discours dont nous reproduisons ici les passages les plus saillants.

Après avoir déploré la triste condition où se trouvait la ville de Rome, il ajouta :

“ La parole de Dieu, dit l'Auguste Pontife, se répand pour l'utilité de tous, et pourtant tous n'en profitent pas. Comme l'enseigne la parabole de ce jour, c'est une semence qui est jetée dans toutes les classes de chrétiens, parmi les bons et parmi les méchants, parmi les médiocres et parmi les pires, et à tous le Seigneur crie par sa parole son éternel *non licet*. Non, il n'est pas permis d'enlever à autrui ce qui lui appartient. Non, il n'est pas permis d'offenser le Seigneur, son Eglise, ses ministres. Non, il n'est pas permis de violer la loi de Dieu ”

Puis le Souverain-Pontife, continuant l'application de la parabole aux circonstances dans lesquelles se trouve actuellement Rome, ajouta :

“ Enfin, il y a une partie de la semence qui tombe en un bon terrain, et ce sont tous les gens de bien, si nombreux à Rome, qui donnent leurs soins à se sanctifier et à sanctifier les autres, surtout par ces pieuses associations qui honorent grandement notre ville. En dehors même de Rome, et surtout dans notre Italie, il y a aussi des hommes excellents qui répudient absolument le présent ordre de choses. “ Nous sommes trop conservateurs, disent-ils, pour nous associer à un tel gouvernement ; nous sommes trop catholiques pour pouvoir maintenant porter nos pas sur la voie de Rome. ”

“ Suivez ces nobles exemples, vous qui représentez ici le bon terrain. Conservez avec un soin jaloux ces conseils dans votre cœur, et prions tous ensemble le Seigneur d'éloigner de cette ville ces maîtres protestants venus pour la pervertir, et tant d'autres maîtres d'erreur et d'iniquité qui souillent la capitale du catholicisme. ”

De vifs applaudissements, accueillirent ces paroles, et les cris de *Vive notre Saint-Père ! Vive notre roi !* retentirent par toute la salle.

Les curés de Rome et les prédicateurs de la station du Carême obtinrent dernièrement une audience dans laquelle le Saint-Père prononça une allocution dont nous offrons à nos lecteurs les quelques pensées suivantes :

“ Il est vrai que ce n'est pas la première fois que l'Italie est soumise à de telles épreuves..... En effet, des froides régions du Septentrion, vinrent jadis les Huns, les Goths

et d'autres Barbares que la terreur précédait et que la férocité accompagnait. Et cependant ces Barbares devinrent chrétiens : la religion réussit à les rendre esclaves du Seigneur Jésus.

“ Aujourd'hui semblable prodige peut encore se produire.....

“ Plus tard, en Allemagne et en Angleterre, un certain nombre de ces gens, que l'on appellerait aujourd'hui des *non-pratiquants*, se laissèrent à leur tour séduire par l'hérésie. Cela arriva même en Italie, et les fauteurs de l'hérésie voulurent tenter de pervertir Rome. Mais, malgré les scandales et les défections, malgré les exemples d'un Cardinal Réginald Polo, qui réunissait autour de lui, dans la campagne, les jeunes gens les plus exaltés, la Péninsule resta en général immobile dans son catholicisme : la religion et le Saint-Siège ayant leur centre en Italie, la religion catholique y devait rester sauve.....

“ En 1799 (lors de nos premières années), les prêtres et les évêques furent déportés et eurent à souffrir les maux que l'on sait ; cependant rien ne put nous ravir notre foi.

“ Donc, l'Italie et Rome resteront fermes aujourd'hui comme alors.

“ Seulement, à nous de faire tous nos efforts et de savoir employer contre des assauts variés des armes diverses.....

“ Maintenant une parole aux curés :

“ Occupez-vous de répandre la doctrine chrétienne dans les âmes de la jeunesse ; renouvez, renouvez sans cesse, en la mêlant aux explications de l'Evangile, cette médecine de l'âme. Puis ne vous laissez pas de dire : *Non licet* (cela n'est pas permis). *Il n'est pas permis* d'assister à ces spectacles où les rites sacrés sont insultés et où la licence se produit sans frein. *Il n'est pas permis* d'aller aux écoles des professeurs athées, matérialistes ou pire encore. *Il n'est pas permis* d'aller entendre les maîtres d'iniquité (à moins que pour les contredire) dans leurs salles qu'ils appellent évangéliques et qui ne sont rien moins que diaboliques. Maintenant, louez les Cercles catholiques, les associations de tant de pieuses âmes qui sont une digue au torrent du mal partout, et surtout à Rome, centre de toutes les bonnes œuvres..... ”

Pie IX donna encore à ses auditeurs quelques conseils appropriés aux circonstances et termina par la bénédiction Apostolique.

Ces rapports entre le Saint-Père et les fidèles de Rome affermissent de plus en plus la foi dans les cœurs et sont une digue puissante contre la révolution.

Le carnaval à Rome a été marqué par des scènes d'infamie repoussante. On a vu le costume ecclésiastique, la robe vénérée des religieux et des religieuses affublés par des misérables, traînés dans les rues, salis dans d'indignes orgies et jetés en pâture à la risée et au mépris de la populace. Les cérémonies les plus augustes de notre sainte religion ont été singées, parodiées de la façon la plus ignoble par d'indignes mascarades. Les cris de *mort aux prêtres ! mort au Pape !* mêlés de chansons obscènes ont retenti dans plusieurs quartiers de la ville jusque bien avant dans la nuit.

A Saint-Nicolas, quelques misérables sont entrés dans l'église, et, voyant un religieux qui apprêtait l'autel pour le saint-sacrifice de la messe, ils s'approchèrent sous prétexte de lui parler et le poignardèrent.

Dans les bals et les festins publics les immoralités les plus dégoûtantes s'accomplissent sous les yeux de la police sans que celle-ci fit seulement mine de les empêcher. Voilà les bienfaits que procure à Rome l'usurpation de Victor-Emmanuel.

Mais, si le Pape, le clergé, la religion et la morale sont ainsi insultés, conspués, du moins peut-on croire que la royauté italienne soit respectée? Oh, non, la reconnaissance n'est pas la vertu dominante de la Révolution. Les sectaires se sont servis de la monarchie, mais du moment que celle-ci ne pourra plus leur être utile, ils la fouleront aux pieds. Aussi la royauté perd-elle tous les jours du terrain, et les choses en sont rendues à ce point que Victor-Emmanuel pourrait bien, un de ces soirs, se coucher roi régnant et se réveiller roi détrôné. Il n'aura pas même le droit de se plaindre, car les journaux de la Révolution l'avertissent, non pas à mots couverts, mais tout haut et avec des mots qui ne laissent aucun doute sur leurs desseins.

Pauvre Victor-Emmanuel, pauvre Maison de Savoie, elle commence à porter la peine due à ses crimes. Tous les membres de cette famille semblent voués aux plus grands malheurs. Don Amédée même, roi d'Espagne de par la grâce de la Révolution, trouve le sceptre bien lourd. Les Espagnols sont fatigués de ce règne; les feuilles officieuses de l'Espagne préparent le roi aux éventualités d'un prochain changement de régime et lui conseillent en ce cas l'abdication et la fuite. On doit avouer que cette perspective n'est pas attrayante.

La question du départ de notre Saint-Père de Rome est revenue sur le tapis. En face de l'audace révolutionnaire d'une part et de la faiblesse du gouvernement italien de l'autre, les journaux catholiques craignent que d'un moment à l'autre le Pape ne soit obligé de quitter Rome.

Un article de la *Correspondance de Genève* entre autres, dit qu'au moment où l'on s'y attendra le moins, la révolution lâchera ses bandes de malfaiteurs et Dieu sait où elles s'arrêteront. Pour un billet de mille francs, ajoute cet article, le premier venu peut se donner le plaisir de faire partir le Pape. Voici la recette :

"Vous trouverez dans les cabarets du Borgo un certain Tognetti, lieutenant de la garde nationale. Vous lui remettrez un billet de 500 francs, en lui en promettant un semblable, s'il exécute vos ordres; moyennant cette somme, Tognetti réunira le soir 250 patriotes à 20 sous par tête, sur la place du Vatican, et leur fera crier pendant une heure: *Mort au Pape!* etc. Puis la bande joyeuse se transportera sous les fenêtres du Quirinal et hurlera les mêmes blasphèmes."

Le lendemain, les journaux rouges diront au gouvernement que la présence du Pape à Rome est une insulte au sentiment national et que l'indépendance du pays est menacée. Alors le Ministère annoncera à l'ambassade française que le Gouvernement n'a plus la force de résister au courant populaire et qu'il faut absolument, pour la sûreté de la monarchie, que le Pape quitte Rome. *Le tour sera joué.*

Mais on oublie que le Pape une fois hors de Rome, c'est le coup de grâce donné à la royauté de Victor-Emmanuel.

Nous avons reproduit dans notre dernier numéro le Manifeste du Comte de Chambord ou plutôt la confirmation de son premier, car Henri V reste fermement attaché à ses principes. Les nobles paroles que contient ce manifeste n'ont pas eu le don de plaire à tous les partis. Nous le coupons aisément. Avant tout Henri V est dévoué au Saint-Siège et à sa patrie; tandis que les impies, les révolutionnaires et les soi-disant libéraux se sont toujours montrés hostiles à l'un et à l'autre; l'alliance est donc impossible entre le premier et les derniers.

Pour faire contre-poids à l'influence du comte de Chambord, une fraction de l'Assemblée nationale, la Droite, toute dévouée aux princes d'Orléans et libérale comme eux, a également rédigé son manifeste qui se couvre rapidement de

signatures.

Ce manifeste veut la monarchie héréditaire et traditionnelle, mais en même temps constitutionnelle et parlementaire. Il veut replacer sur le trône la maison de France, mais il veut aussi qu'elle accepte les conditions qui sont celles des gouvernements modernes. Il reconnaît le droit de la nation de choisir son gouvernement et de poser des conditions à son souverain. En un mot, la Droite veut la monarchie, à condition qu'elle accepte les imbéciles principes de 89. Mais le Comte de Chambord l'a dit: "Je ne serai jamais le roi de la Révolution." Aussi ne doit-on pas être surpris si ce manifeste a été repoussé par le Comte et ses amis.

Une autre fraction de l'Assemblée nationale appelée le Centre-Droit prépare son manifeste. De leur côté, les républicains de toutes les nuances s'unissent pour faire pencher la balance en leur faveur. Enfin tout le monde sent que le provisoire ne peut continuer, et que la France touche à une crise prochaine.

M. Thiers, comme tout autre et peut-être plus que tout autre, est visiblement inquiet du travail qui se fait dans les esprits. D'autant plus qu'il ne paraît pas très-solide dans son fauteuil présidentiel. Plusieurs des ministres, ses collègues, ne sont plus, en communauté d'idées avec lui. Dernièrement on annonçait la démission de M. Pouyer-Quertier, et à tout moment M. Casimier Périer menace de se retirer.

À la Chambre M. Thiers, voyant la Droite lui tourner le dos pour suivre la fortune des princes d'Orléans, cherche à se rapprocher des républicains et leur fait mille promesses pour se les attacher.

L'opinion publique, en Canada, s'est vivement préoccupé ces jours derniers, d'un discours que l'Hon. Joseph Howe a prononcé devant une société littéraire d'Ottawa. D'après l'honorable ministre, le Canada est abandonné de l'Angleterre; il ne peut se défendre seul contre les Etats-Unis; il marche donc sûrement vers l'annexion avec la République voisine. M. Howe ne conçoit pas même la possibilité que le Canada reste indépendant. Ce discours a suggéré au *Nouveau-Monde* les réflexions suivantes :

"L'on se demande maintenant que signifie ce discours; s'il est un ballon d'essai lancé par le ministère, afin de savoir comment serait reçue l'idée de l'annexion aux Etats-Unis, opérée comme la confédération; ou si l'orateur ne fait que refléter des opinions à l'usage et sans engager ses collègues.

"Dans le premier cas, M. Howe restera au ministère et dans le second, il sera forcé d'en sortir."

La *Gazette Officielle* contient une proclamation convoquant les membres de la Législature Fédérale pour le 11 avril prochain.

Une autre proclamation annonce que le 15 avril prochain sera observé comme jour d'actions de grâces pour remercier Dieu d'avoir rendu le Prince de Galles à la santé.

Désertion des campagnes---ses conséquences

Celui qui ordinairement quitte son village pour aller en pays étranger aspire à sortir d'une position qu'il trouve trop humble, trop basse pour ses mérites; veut s'enrichir promptement afin de jouir plus longtemps des plaisirs de la vie; satisfaire librement ses caprices; bien vivre en travaillant peu.

Si on examine attentivement, on trouve de quoi compléter la liste de tous les péchés capitaux dans leur application aux causes de la désertion des campagnes.

C'est d'abord la colère, se traduisant par ce qu'on appelle un *coup de tête*.

Qu'un père se permette d'adresser quelques remontrances un peu vives à son enfant ; qu'à tort ou à raison il contrarie ses projets ; celui-ci s'emporte et part pour aller en pays étranger, en jurant de ne jamais revoir ses parents.

C'est encore l'envie qui nous porte à convoiter sans cesse ce qui nous manque et nous fait dédaigner les meilleures choses dès que nous les possédons, l'envie se traduisant par ce désir effréné qui nous tourmente d'égalier, sinon de surpasser nos voisins, en fortune et en honneurs, et d'acquérir par des spéculations hasardées auxquelles la campagne ne permet pas de recourir, ces honneurs et cette fortune.

On peut résumer toutes ces causes diverses sous le nom générique de *sensualisme*, et le sensualisme lui-même n'a qu'une cause unique : le *manque de Foi*.

L'homme né pour être heureux veut jouir de la vie présente, parce qu'il ne croit plus assez à l'autre vie. Il veut donner à ses sens toutes les satisfactions qu'ils convoitent, parce qu'il ne sent plus assez son âme et ses nobles aspirations.

Maintenant, si nous cherchons dans les mobiles de cette désertion l'inspiration d'un bon sentiment, nous ne trouvons que de fausses illusions ou des nécessités qui par elles-mêmes ne méritent ni louanges ni blâme.

Grand nombre de cultivateurs abandonnent leurs terres pour aller à l'Étranger, sans en connaître les agréments et les dangers, avec le désir très-légitime d'améliorer leur position ; mais alors l'illusion est rarement de longue durée, et le cultivateur trompé s'empresse de regagner son village, si toutefois il lui offre encore un refuge.

Cependant un grand nombre de ces cultivateurs qui, trompés par de fausses représentations, ont pris le chemin de l'exil et sont réduits à une extrême pauvreté, n'osent par un sentiment de fausse honte s'en revenir dans le pays.

Ce pauvre exilé, en partant de son village, a dit adieu à ses parents, voisins et amis, en leur promettant de ne revenir qu'après avoir fait fortune. Arrivé aux États-Unis, le travail s'est fait attendre, les dépenses ont dépassé les prévisions et il a fallu contracter des dettes. Ensuite les regrets sont venus, puis l'ennui et la maladie. On a fait vendre la maisonnette qu'on avait conservée comme une espèce de relique, et lorsque les ressources et le crédit sont épuisés, on se dit encore : je retournerais bien volontiers au pays, car là du moins j'aurais toujours un abri et du pain pour ma famille, mais que diraient les voisins ? Partir pour faire fortune et revenir sitôt, avec tant de misère, quelle honte ! Au surplus, où prendrais-je de quoi payer les frais de retour ? Non, ce n'est pas possible, je mangerai mon pain noir s'il le faut, mes enfants mendieront de porte en porte, mais je ne retournerai pas dans mon village, et personne ne saura ma détresse.

D'autres fois encore le mari, esclave et prisonnier dans quelque manufacture ou atelier, regrette l'air natal et l'indépendance des champs ; mais il a une famille, une femme qui s'est habituée à vivre dans un état voisin de l'oisiveté, sur les confins du luxe, et la vie des champs lui répugne. Il a aussi des enfants qui ont goûté au fruit défendu et qui ne pourraient s'accommoder de la vie campagnarde ; et le pauvre père roule son rocher de Cysippe jusqu'à ce qu'il s'éteigne en portant ses derniers regards et ses dernières pensées vers son pays natal qu'il ne doit jamais revoir.

Où, la fausse honte et des nécessités diverses retiennent aux États-Unis bien des cultivateurs qui regrettent amèrement d'avoir quitté le pays natal, et ce sont précisément les

plus honnêtes.

Maintenant que nous connaissons les causes de la désertion des campagnes, nous pouvons apprécier ses résultats.

Par l'arbre nous pouvons juger les fruits.

Ces résultats sont : rarement une réussite certaine dans les affaires pour quiconque tient à observer scrupuleusement les règles de la délicatesse—Beaucoup de regrets et de souffrances—Inconduite presque certaine pour les hommes et grande pauvreté pour les familles dont ils sont les chefs.

Et par-dessus tout, danger imminent pour ces pauvres âmes qui dans notre pays trouvent tant de consolations et des guides sûrs pour les tenir dans le droit chemin.

Lorsqu'on pense à tous ces naufragés qu'engloutit le tourbillon des grandes villes voisines, et à l'infime quantité de ceux qui tout en conservant une honnêteté sérieuse parviennent à se créer une position honorable, on songe involontairement au naufrage de Virgile.

Voilà pour les individus.

Au point de vue social, cet abandon de nos campagnes n'est pas moins fâcheux pour nos villes.

Le laboureur n'a qu'à gratter un coin de terre pour en extraire le grain qui le nourrit, le chanvre et le lin dont il se revêt, la pierre qui forme les murs de sa maison, le bois qui en forme la charpente. Il récoltera toujours de quoi vivre et enverra à la ville que son excédant. Le paysan peut subsister sans le secours du citadin, mais ce dernier meurt de faim si ce manant qu'il dédaigne ne lui prépare pas toutes les choses de première nécessité.

Sous le rapport de la moralité, la désertion des campagnes est presque un bien pour elles.—Il y a beaucoup de brebis galeuses dans le troupeau des transfuges.

Ce que nous regrettons amèrement, c'est que ces derniers réussissent, par des rapports emmiellés, à attirer vers eux un grand nombre de familles respectables de nos paroisses ; ce qui nous fait peine aussi à voir, c'est qu'un grand nombre de jeunes filles suivent ce courant de l'émigration.

L'histoire rapporte qu'une sainte mère disait à son royal enfant : " Mon fils, j'aimerais mieux que vous fussiez mort que de vous voir commettre un péché mortel." Hélas ! il serait bien à souhaiter que tous les parents fussent animés des mêmes sentiments à l'égard de leurs enfants. Pas une seule jeune fille ne quitterait son village pour aller travailler dans les usines ou les manufactures des grandes villes. Mères imprudentes qui consentez à laisser s'éloigner de vous vos jeunes filles, qui sait dans quel état ces villes vous rendront les douces et naïves créatures que vous leur confiez aujourd'hui ? Mères chrétiennes, opposez-vous au départ de vos jeunes filles pour les États-Unis ; conservez-les plutôt près de vous pour veiller attentivement sur le trésor de leur innocence, écartez les dangers qu'elles ne prévoient pas.

Et vous, candides villageoises, filles de braves cultivateurs, qui vous épanouissez sous les regards et les soins attentifs de vos bons parents, comme des roses et des lys sous les embrassements du soleil et de la rosée, ne vous éloignez jamais de vos mères que pour vous confier à l'amour de l'homme vertueux que votre cœur aura choisi pour époux.—Fuyez les villes où vous ne pourriez avoir pour guide les conseils d'un père ou d'une mère ; méprisez surtout le travail dans les manufactures. N'approchez jamais de cet immense précipice dont la vue donne infailliblement le vertige ; de ce gouffre béant qui attire et engloutit la vertu ; de ce brasier brûlant dont la flamme dévore et consume jusqu'aux derniers vestiges de la candeur.

Vous vous effrayeriez, jeunes filles, à la seule pensée de

quitter le toit paternel, s'il vous était donné de voir quelques-unes de vos compagnes que l'imprévoyance des parents, la pauvreté ou le mépris du danger ont éloigné du toit paternel, des affections saintes et du regard tutélaire de la famille, sans expérience ni force contre les dangers qui les attendaient. Loin de la famille, elles sont tombées de chute en chute, jusqu'au fond du précipice.

OLIVIER JEANTET.

(A continuer)

Les idées d'un homme pratique sur les industries canadiennes

On vient de nous faire tenir le *Rapport du comité spécial nommé pour prendre en considération les meilleurs moyens de développer l'industrie dans cette Province.*

Le Comité spécial, nommé lorsque la Session était déjà très-avancée, n'a pu s'occuper que de quelques-unes des questions qui lui étaient soumises. Naturellement l'industrie agricole a tout de suite attiré l'attention des membres du Comité. Convaincus de l'immense importance de l'agriculture, et de la nécessité de pourvoir à son amélioration dans notre pays, ces messieurs ont pensé qu'ils devaient fuir de l'agriculture et des industries annexées, l'objet de leurs premières études.

Pour atteindre plus sûrement leur but, ils se sont assurés le concours d'un cultivateur distingué, M. Emile Bonnemant. Cette heureuse idée a porté immédiatement ses fruits, et M. Bonnemant s'est empressé de se rendre au désir des membres du Comité spécial et de répondre aux questions qui lui étaient posées.

M. Bonnemant a surtout en sa faveur une longue expérience des choses sur lesquelles il avait à répondre. Pendant vingt années, il a exploité pour son propre compte le domaine de Freulau, dont il est le propriétaire; il connaît tous les détails d'une culture riche et progressive, ainsi que ceux de l'exploitation des industries agricoles. Sa science et ses succès lui ont mérité une médaille d'honneur à l'Exposition Universelle de 1871.

Ces quelques explications étant données, nous laissons la parole à M. Bonnemant lui-même, et nous reproduisons la plupart de ses réponses telles que publiées dans le rapport plus haut mentionné.

" Il ne suffit pas, dit-il, de déclarer l'agriculture la première et la plus indispensable des industries, il ne suffit pas de dire à la jeunesse instruite que toutes les carrières libérales étant encombrées, il est temps de venir chercher honneur et profit aux champs; il faut pour être logique avec de tels discours organiser les moyens d'enseignement qui permettent à la jeunesse telle que la forment les établissements d'instruction publique, de s'initier à l'apprentissage de la profession agricole.

" La Prusse, et c'est son honneur, est entrée la première dans cette voie de l'organisation de l'enseignement agricole supérieur; en 1806, grâce au génie de Thaër, elle fonda l'Institut agronomique de Maglin, puis le Wurtemberg l'imitait par la création de Hohenheim; enfin l'Angleterre, comprenant la portée de ces institutions et leurs heureux résultats, fonda l'école de Cirencester.

" Et, en effet, tous les hommes politiques vraiment habiles, sachant bien que toute situation agricole qui n'assure pas à ses entrepreneurs et à ses ouvriers, les profits et les salaires que l'industrie peut leur offrir, toute situation de cette sorte n'a et ne peut rien avoir de durable. Tous ces hommes, dis-je, persuadés que la prospérité d'une nation dépend en premier lieu de la prospérité de son agriculture, ont par tous les moyens en leur pouvoir, cherché à développer ses progrès.

" En Angleterre, grâce au savant système de culture, grâce à l'emploi des meilleurs engins, la ferme s'est transformée en

manufacture, et un jour Sir Robert Peel a pu dire: " L'agriculture anglaise, noble sœur de la grande industrie, ne craint plus de rivale et nous ouvrons toutes nos portes à la concurrence étrangère." Voilà ce qui a fait de l'Angleterre la plus grande et la plus forte des nations civilisées, voilà ce qui assure sa richesse et son avenir.

" Il est évident, messieurs, qu'on ne peut demander de semblables résultats à cette Puissance du Canada, nouvel élu récemment appelé à compter parmi les nations agricoles et industrielles; mais, si on ne peut demander ce résultat, du moins a-t-on le droit et le devoir de demander si on est dans la bonne voie pour atteindre le but. L'émigration a inquiété les meilleurs esprits; le dernier recensement a donné à réfléchir à ceux qui étaient tentés de fermer les yeux, et aujourd'hui de tous côtés on n'entend plus qu'une seule voix; sommes-nous dans le vrai au point de vue agricole? ne devrions-nous pas, imitant l'exemple de l'Angleterre, de la France, de la Prusse, ne devrions-nous pas songer à annexer à notre agriculture, les industries qui ont fait la fortune des départements du Nord et de l'Est de la France, de la Suisse, de la Hollande, Saxe?

" Le premier, le seul moyen d'éclaircir cette question, c'est d'instituer une commission chargée de faire une enquête sérieuse sur l'état de votre agriculture, sur vos importations, sur vos exportations; de façon à bien voir où vous en êtes; quelles sont vos parties fortes, quelles sont vos parties faibles; mais cette enquête, pour être vraiment utile, profitable, doit être faite par des hommes pratiques, exclusivement dévoués aux progrès du pays et n'ayant pas de parti pris.

" Une telle enquête vous démontrera, sans nul doute, que les industries suivantes: Fromagerie, Féculerie, Distillerie, Sucrerie seraient autant de sources de fortune pour votre agriculture nationale.

" Ces industries ont généralement un double avantage; elles permettent de réaliser un profit immédiat en argent, et, de plus, par leur résidu, elles sont une source abondante de nourriture pour le bétail de la ferme, portant une source de richesses pour l'exploitateur.

" De plus, la transformation des produits naturels du sol, en produits manufacturés, tout en donnant un bénéfice net pour la fabrication diminue également beaucoup les frais généraux résultant de leur transport de la ferme au marché; ainsi, un cultivateur pourra facilement porter 20 livres de fromage, mais il aurait de la peine à transporter 300 pintes de lait.

" Cinq mille livres de fécule seront plus maniables que 25,000 livres de patates. La sucrerie de betteraves pèse à dix milles dans les terres pourra expédier, sans trop de frais 5,000 livres de sucre, tandis que 100,000 de betteraves offrirait de grandes difficultés.

" Puis, songez à ce que vous importez de fromage des Etats-Unis et d'Angleterre, de sucre et de mélasse de la Havane et autres lieux, ne vaudrait-il pas mille fois mieux que la fabrication de ces produits profitât à votre culture et à vos nationaux.

" L'enquête doit donc, il me semble, vous démontrer que l'annexion aux fermes de certaines industries agricoles serait une véritable richesse pour la culture Canadienne; reste à savoir maintenant quelles seraient les meilleures de ces industries et les lieux où elles devraient être préconisées. C'est là le travail que devrait faire cette commission.

" Avant de terminer, j'appellerai votre attention sur un dernier fait; dans une brochure intitulée: " La Province de Québec et l'émigration Européenne," je lis à la page 80: " L'agriculture est la base de la pêche, comme ailleurs elle est la base des manufactures et de l'industrie." C'est assurément vrai; mais il n'est pas moins vrai de dire " Quo la pêche peut rendre à l'agriculture des services incalculables."

" Or, dans l'état actuel des choses, la culture du Canada tire-t-elle de ses pêcheries toutes les ressources qu'elle devrait en tirer; n'y a-t-il pas là des richesses entières perdues, et l'industrie de la fabrication de l'engrais, cette mine d'or, est-elle convenablement comprise et exécutée; j'affirme que si m'était donné de passer une été sur les côtes de la Gaspésie, j'enrichirais les cultivateurs en leur apprenant à faire les composts des poissons.—(A continuer.)

Les épis de tallage

J'ai souvent cherché à m'expliquer pourquoi les quantités de semence varient tant pour les céréales.

Dans telle contrée, on sème trois à quatre minots par arpent ; dans telle autre, cinq minots ; et souvent on va jusqu'à six minots. Ces quantités changent quelquefois d'un village à l'autre, d'un champ à celui qui n'en est séparé que par une haie ou un chemin ; d'où viennent toutes ces différences.

L'un prétend que sa terre est trop meuble, l'autre qu'elle est trop compacte, ou bien trop riche ou trop pauvre, mais peu de cultivateurs donnent des raisons claires et précises.

Cependant, il faut bien le reconnaître, presque toutes les pratiques agricoles qui nous semblent les plus ridicules ont d'abord été basées sur des faits, sur l'observation. Puis l'habitude, la routine, s'en sont emparées, elles ont passé à l'état empirique, et on les a appliquées partout, sans raisonner, sans se demander pourquoi ou agit de la sorte.

N'y aurait-il pas une apparence de raison de penser que sur un sol très-riche on peut semer une grande quantité de grains qui, trouvant des sucs nourriciers en abondance, amèneraient à bien de nombreuses tiges et de nombreux épis ?

Par la même raison, un sol maigre ne devrait recevoir que peu de semence, puisqu'il n'est pas assez fertile pour nourrir convenablement les plantes qu'on lui confie.

Ce raisonnement, qui paraît si simple, est tout opposé à ce qu'on rencontre dans la pratique.

En effet, dans les terres maigres, le cultivateur couvre son champ de semence. Chaque pied, n'ayant que fort peu d'espace pour s'étendre, fait peu de racines, donne une tige chétive et produit un épis d'autant plus mauvais que la semaille est plus épaisse ; mais quel autre moyen d'avoir un grand nombre d'épis sur un tel sol ?

Semée clair, la céréale ne pourrait cependant taller, parce qu'elle n'aurait pas une végétation assez énergique pour produire un grand nombre de tiges latérales, et la récolte serait encore plus mauvaise.

Au contraire, sur un sol riche en vieil humus, ayant reçu des labours profonds et dans lequel un assolement alterné a conservé une fertilité suffisante pour produire des bonnes récoltes de céréales, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des fumures énergiques, on doit semer très-clair.

Si, sur 3 pouces de superficie, on sème cinq ceuts grains de froment qui lèveront presque tous et donneront chacun un épis maigre et chétif, on récoltera deux ou trois fois la semence.

Si, sur une même étendue, on sème seulement dix grains, chaque pied pourra se développer, les racines trouveront des sucs nourriciers en quantité suffisante pour amener les tiges à une riche végétation, et elles se multiplieront jusqu'à ce que tout le sol soit couvert ; mais il ne s'en produira que ce que la plante en pourra nourrir généralement : tous les épis seront vigoureux et bien pleins ; alors la récolte sera 20, 30 et même 40 fois plus considérable que la quantité semée.

Il y a donc immense avantage à semer clair dans un sol bien préparé. On dépensera 3 fois moins de semence, et on récoltera 4 fois plus. Nos cultures de céréales au semoir en sont tous les jours pour moi une nouvelle preuve.

Si, cependant, sur un sol trop maigre, on s'entête à cultiver des céréales, il faut bien semer épais ; mais alors l'agriculture est mineuse, et le fermier se traîne péniblement dans une voie dont il ne peut sortir.

BONIN.

Des moyens d'amélioration de la culture

L'agriculture, l'industrie et le commerce, éprouvent par temps des échecs décourageants. Il faut le dire cependant, dans ces cas malheureux, le cultivateur perd seulement son revenu, tandis que le négociant perd le capital. Cela prouve qu'une fortune est toujours mieux assise en bien fonds que livrée à l'agiotage. Pénétré de cette vérité, c'est à la recherche des moyens améliorants que le cultivateur doit utiliser ses connaissances.

Ces réparations, pour être sensibles, doivent être générales.

On doit employer d'abord les moyens naturels économiques qui se trouvent sur les lieux, et puis viennent les moyens artificiels qui exigent des dépenses.

Les améliorations des terres arables, des prairies naturelles et artificielles doivent marcher en même temps, d'après les ressources du cultivateur, n'importe le temps que l'on mettra, pourvu que les travaux s'opèrent sans interruption. Pour les transports des bonnes terres sur les faibles, on commence après la moisson, jusqu'à l'époque des semences. Pour prairies ou arbres à fruits, le travail se commence après les semences. Le cultivateur intelligent et laborieux peut donc obtenir un grand travail pendant la moitié de l'année.

Tout en employant ces procédés rémunérateurs, on doit rechercher les moyens industriels, qui sont toujours d'un grand secours dans les années désastreuses : ainsi l'industrie du lait, pratiquée de trois manières, soit par le lait et le beurre, par les élèves de belles races, et par l'allaitement des veaux pour la boucherie, offre des ventes assurées. Le commerce des animaux procure aussi des bénéfices et d'abondants engrais. Pour nourrir convenablement ces bêtes, il faut obtenir d'abondants fourrages. Les masses d'engrais qui en seront le résultat procureront un quart, un tiers ou une moitié d'augmentation en céréales, ce qui permettra que, tout en baissant sensiblement les prix, le producteur et le consommateur y trouvent leur compte.

Soins aux chevaux

Le "Horse Book" de Londres dit :

Tous les chevaux ne doivent pas être alimentés de la même manière ni dans les mêmes proportions ; il faut avoir égard à leur âge, à leur constitution et les travaux auxquels on les livre. Il n'y a pas de doute que cette manière d'agir, qui est générale, est la base des maladies de tous genres.

N'usez jamais de mauvais foin à raison de son bas prix ; parce qu'il ne renferme aucune nourriture convenable.

Le blé endommagé est excessivement injurieux, parce qu'il cause des inflammations d'intestins et des maladies de peau.

La paille est meilleure pour un vieux cheval que le foin, parce qu'il peut la mâcher et la digérer mieux.

De la paille mêlée avec du blé ou des fèves ; ces dernières ne doivent pas être employées seules ; mais avec la paille elles favorisent la digestion.

Le foin ou l'herbe seule, ne peut soutenir un cheval qui travaille fort parce que aucune de ces matières ne renferment assez de substance nutritive.

Quand un cheval travaille fort sa nourriture doit consister principalement en avoine ; quand il ne travaille pas, elle doit principalement consister en foin. L'avoine est plus nutritive qu'aucune autre nourriture.

Pour un cheval de selle ou de voiture légère un demi-picotin d'avoine sèche et dix-huit livres de foin sec sont suffisants. Si le foin n'est pas bon, ajoutez un quart de picotin d'avoine.

Un cheval qui travaille fort peut avoir plus de l'un et de l'autre ; celui qui travaille peu doit avoir moins que cette quantité.

L'alimentation au râtelier est ruineuse. La meilleure manière est d'employer le foin coupé dans une crèche ; parce qu'il ne s'en perd pas et qu'il est plus facilement mangé et digéré.

Arroser le foin avec de l'eau salée en rend le goût agréable et d'une facile digestion. Une cuillère à thé de sel suffit pour un seau d'eau.

L'avoine doit être moulu pour un vieux cheval ; mais pas pour un jeune. — Gazette de Sorel.

Loterie en faveur de la Cathédrale et de l'Evêché des Trois-Rivières

Comme un grand nombre de marges de billets vendus nous sont revenues que la veille ou le jour même que le tirage devait avoir lieu, il a été impossible de le commencer le 1er mars. Toutes les marges sont maintenant arrivées ; mais comme ces préparations demandent un peu de temps et que

d'ailleurs d'autres circonstances ne permettent point de commencer les opérations du tirage d'ici à quelques jours il a été fixé définitivement à lundi le 11 mars.

En conséquence tous les renvois de marges et toutes les demandes de billets qui nous arriveront avant ce jour-là à midi seront encore à temps.

Lorsque le tirage sera terminé, toutes les personnes qui auront gagné quelque lot en seront averties par une lettre particulière conformément à ce qui a été annoncé. La préparation de ces quatre mille lettres exigera probablement quelques semaines et c'est alors seulement que le résultat du tirage sera annoncé aussi par la voie des journaux.

ED. LING, Pir.,
Secrétaire.

Erreurs dans le "Courrier de St. Hyacinthe"

Depuis quelque temps un correspondant de *Courrier de St. Hyacinthe* donne dans ce journal un détail des progrès opérés dans différentes paroisses. Il cite en outre les différents journaux reçus dans chacune d'elles. Nous constatons que les rapports en ce qui concerne les journaux ne sont pas toujours corrects. Dans les deux derniers numéros de ce journal, nous avons remarqué que la *Gazette des Campagnes* ne figurait pas dans la liste des journaux reçus dans les paroisses de St. Guillaume d'Upton, Drummondville et la Baie du Febvre, quoique nous ayons des abonnés dans ces localités.

Petite chronique

— Le *Canadien* annonce qu'il est arrivé à Montréal, vendredi matin, environ 150 émigrants venus par le *Samartian*. Il y avait parmi eux des danois, des belges et des français, mais le plus grand nombre étaient anglais. C'était presque tous des ouvriers. Quelques-uns sont partis pour *Chicago*, les autres ont l'intention de se fixer dans la province d'Ontario.

RECETTES

Moyen simple de guérir le dévoisement chez les veaux

Il y a quelque mois vous donniez un moyen de guérir le dévoisement des veaux ; il en a un bien simple et qui m'a toujours réussi ; il ne s'agit que de faire prendre à l'animal malade, une, deux ou trois fois par jour, avant de léter, une bonne poignée de cendre bien passée. La cendre de sarment ou branche de vigne est la meilleure. — J. O. J.

Filtre économique

On remplit le fond d'un grand pot à fleur avec une claie d'osier, et on bouche le trou avec un linge persé qui laisse filtrer l'eau. On met alors dans le pot un pouce de charbon cassé en petits morceaux, on le recouvre de 4 pouces de sable fin de rivière, puis sur ce sable on met une couverture percée en fer-blanc ou en carton imperméable. Cet appareil si simple est un excellent filtre. On verse l'eau sur la couverture de fer-blanc percé, et le filtrage s'opère facilement.



AVIS AUX EXPLORATEURS DES TERRES

LES explorateurs des Terres, dûment commissionnés, qui désiraient de l'emploi à Manitoba pendant la saison prochaine, sont invités à en donner avis, vers le 21 courant, à ce département ; en même temps, mentionner les instruments qu'ils emploient.

J. C. AIKINS,
Secrétaire d'Etat.

Ottawa, 2 Mars 1872.



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

Les Commissaires nommés pour la construction du Chemin de Fer Intercolonial, donnent avis public, qu'ils sont prêts à recevoir des SOUMISSIONS pour l'érection de GARRES, HANGARS pour le combustible, et BÂTIMENTS DE MACHINES à Campbellton et New Castle.

On peut voir des plans, spécifications et des formules de soumission, le et après le 8 mars, au bureau de l'Ingénieur en Chef, à Outaouais, à Rimouski, à Dalhousie, à New Castle et à Halifax.

Et les soumissions devront être pour toutes les bâtisses ou pour un nombre moindre quelconque et seront reçues, marquées : "Soumissions pour Bâtisses," au bureau des Commissaires, Outaouais, jusqu'à MIDI, le 4 AVRIL prochain.

A. WALSH,
E. B. CANDLER,
C. J. BRYDGES,
A. W. McLELAN,
Commissaires.

Bureau des Commissaires,
Outaouais, 24 fév 1872.

TERRE A VENDRE

Le sousigné nous prie d'annoncer qu'il vendra une magnifique terre, avec bâtisses, animaux, instruments d'agriculture, etc.

Elle est située au Détour du Lac Témiscouata, sur un site le plus pittoresque, au bord même du lac. Cette propriété peut à juste titre être appelée une *ferme-modèle*. Ceux qui auraient l'intention de devenir propriétaires d'une exploitation agricole qui ne la cède en rien, en fait d'amélioration, ne devraient pas retarder à s'adresser *directement* au sousigné pour connaître les conditions de vente.

EDMOND TÊTU,
Détour du Lac Témiscouata.

MOULINS A COUDRE DE BANNER

Prix variant de \$5 à \$10, \$25, \$40 et \$60.

Chaque Cultivateur tant soit peu à l'aise devrait s'empresse d'acheter un des célèbres Moulins à Coudre de Banner, manufacturés par la Compagnie des Moulins à Coudre de Banner, à

SHERBROOKE, P. Q.,

à des conditions faciles, en payant une partie du prix comptant et la balance par paiements mensuels.

C'est le moulin à coudre le plus simple et le plus facile à mettre en opération. C'est aussi celui qui fait le moins de bruit de tous les moulins construits jusqu'à ce jour. Rien dans le mécanisme pour embarrasser les Dames.

Chaque famille devrait avoir le sien.

M. J. Belcan, marchand, a accepté l'agence à la Rivière-Ouelle pour la vente de ces moulins à coudre.

On peut aussi se procurer ces différents moulins à coudre à Ste. Anne de la Pocatière, en s'adressant au Propriétaire de la *Gazette des Campagnes*.

S'adresser par lettre à JOHN RUTHVEN, agent-voyageur-général, à la Rivière-du-Loup, comté de Témiscouata.

APPRENTIS DEMANDÉS

DEUX jeunes gens de 16 à 17 ans, trouveraient de l'emploi comme *apprentis-typographes*, en s'adressant au sousigné Editeur-Propriétaire de la *Gazette des Campagnes*, à Ste. Anne de la Pocatière.—FIRMIN H. PROULX.